

Perspectives pour des bibliothèques dans le cyberspace : vers une typologie des nouvelles formes de médiations dans de nouveaux territoires numériques

LORENZO SOCCAVO

Institut Charles Cros, Paris
lorenzo.soccavo@wanadoo.fr

Ce que le passé nous transmet

A l'origine le concept de "bibliothèque" se rattache au double souci de collecter et de préserver des ouvrages. L'étymologie du terme est claire : issue du grec *bibliothékê*, de *biblion* pour livre, et de *thékê* pour lieu de dépôt de ces livres. Les premiers supports d'écriture et de lecture étaient caractérisés par leur fragilité aux conditions atmosphériques. L'humidité, l'eau et le feu, de nombreux parasites pouvaient compromettre leur conservation et leur viabilité dans la durée.

Si nous ne pouvons pas évaluer les pertes au cours des siècles, force est cependant de constater qu'il nous est parvenu nombre de spécimens témoignant du passé et de l'inventivité intellectuelle de nos ancêtres dans leur souci, qui est toujours également le nôtre, de comprendre l'univers dans lequel notre espèce animale vit et de laisser à la postérité des traces de ces spéculations.

La première question que nous devrions nous poser est celle des différences avec notre contexte actuel et, d'une part, une industrialisation de la chaîne gra-

phique, papetiers et imprimeurs, produisant en masse des livres à coûts réduits et à durée de vie limitée, et, d'autre part, le développement d'une édition numérique régit elle par l'obsolescence rapide de ses dispositifs de stockage et de lecture de fichiers, la multiplication des formats propriétaires et leurs incompatibilités. Aussi, la première mission fondamentale des bibliothécaires resterait ainsi toujours la même à travers les millénaires : celle de la conservation des textes et des images.

Le sentiment d'impermanence perceptible qu'introduisent le numérique et la connexion permanente dans nos rythmes de vie fragilise notre rapport au temps, par rapport à l'histoire des civilisations humaines qui, bien qu'éphémères au regard des échelles cosmologiques et de leurs chronologies, nous semblent toujours éternelles. Le contexte, et les questions essentielles relatives à la permanence des bibliothèques et des livres dans le monde à venir, renvoient chacun de nous, usagers comme bibliothécaires, à sa propre mortalité, à ses peurs et à ses angoisses intimes refoulées, et ce d'autant plus que les pratiques liées au numérique ont

tendance à augmenter l'instabilité, à entretenir en nous un sentiment de doute sur nos capacités réelles à maîtriser notre environnement et à nous imposer la perte de données comme un fait inéluctable.

Comme tous les récits oraux ne furent pas écrits et comme tous les écrits manuscrits ne furent pas imprimés, tous les imprimés ne seront pas numérisés. Il importe cependant de numériser au maximum les contenus imprimés reconnus pour leur valeur de témoignage culturel et historique, et de conserver en état de fonctionnement les dispositifs électroniques de lecture. Il importe également de travailler à l'interopérabilité des fichiers numériques et de militer activement en faveur du développement de formats standards libres non-proprétaires.

En plus de la fragilité des supports les livres étaient jadis considérés, de par leur rareté due aux moyens manuels de fabrication et de copies manuscrites, comme des biens essentiellement précieux. De fait, leur diffusion était restreinte, de même que l'accès aux bibliothèques, qui n'étaient alors que des lieux privés, était très limité et sélectif.

D'une part, le nombre d'analphabètes fut longtemps très supérieur à celui des lettrés, d'autre part, la lecture, notamment silencieuse qui mettra longtemps à devenir la norme, était une activité socialement suspecte. Les textes, véhiculés par ce qui est finalement des moyens de transports d'idées et de pensées, étaient potentiellement et préventivement perçus par les pouvoirs en place comme pouvant entraîner et développer la liberté d'esprit et l'esprit critique des lecteurs.

Le 21^e siècle dans lequel nous vivons apparaîtrait facilement comme un exact opposé de ce passé. Peut-être trop facilement. Aussi devons nous rester vigilants sur les orientations actuelles qui conditionneraient notre futur, tout en nous référant aux historiens pour tirer des leçons du passé et tenter de distinguer ce qui pour les bibliothécaires relèverait toujours aujourd'hui d'un devoir de transmission. Qu'est-ce que les bibliothécaires d'aujourd'hui auraient pour mission de transmettre aux générations qui leur succéderont, notamment en termes de patrimoine culturel de l'humanité et particulièrement de patrimoine écrit ?

Dans quelles mesures pouvons-nous pertinemment comparer la révolution culturelle provoquée par le développement des techniques de l'imprimerie en Europe

à partir de la seconde moitié du 15^e siècle, et les mutations actuelles en cours dans nos sociétés contemporaines avec le déploiement planétaire du numérique et de ses avatars multiples notamment, pour ce qui nous concerne ici, dans le domaine des dispositifs et des pratiques de lecture. Dans ce contexte les bibliothèques publiques et les bibliothèques universitaires doivent pérenniser une double mission : celle de sauvegarder et de partager le savoir. En un mot il s'agit principalement de transmission, et cette mission transversale pourrait recouvrir ce que nous appelons de nos jours plus couramment : la médiation.

Mythanalyse des bibliothèques

La mythanalyse est la détection des mythes fondateurs à l'action dans notre quotidien sous diverses formes réactualisées.

Dans l'imaginaire collectif la bibliothèque reste un lieu toujours précisément localisable sur le territoire et plus ou moins refermé sur lui-même. Entre temple et citadelle du savoir, une métaphore littéraire de la bibliothèque est celle du labyrinthe. Nous pensons à Umberto Eco (*Le Nom de la Rose*), à Haruki Murakami (*L'étrange bibliothèque*), et évidemment à Jorge Luis Borges et au fameux incipit : « L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades très basses », de sa céléberrime nouvelle : *La Bibliothèque de Babel*. Nous pensons à *L'ombre du vent* de Carlos Ruiz Zafón avec son cimetière des livres oubliés.

Au cours d'une période historique récente durant laquelle les bibliothèques furent fermées pour cause de pandémie que des fictions dystopiques avaient déjà imaginée et un confinement durant lequel nous avons été nombreux à nous raccrocher à la lecture de grandes œuvres littéraires du patrimoine culturel, comme *Le Décaméron* de Giovanni Boccaccio, par exemple, la déclaration suivante de Charles Dantzig : « La bibliothèque est le seul concurrent des cimetières », dans *Pourquoi lire ?*¹ devrait nous donner à réfléchir. Dans le monde à venir les bibliothèques devraient rester accessibles au commun des mortels, et ce quel

When citing, please always refer to the Italian translation only, complete with DOI, page numbers, and other data: LORENZO SOCCAVO, *Prospettive per le biblioteche nel cyberspazio: verso una tipizzazione delle nuove forme di mediazione all'interno dei nuovi perimetri digitali*, «Biblioteche oggi Trends», 6 (2020), n. 2, p. 7-13, DOI: 10.3302/2421-3810-202002-007-1.

¹ Cfr. CHARLES DANTZIG, *Pourquoi lire?*, Paris, Grasset, 2010.

que puisse être le degré d'écroulement du monde. Et, plus ambitieux ou plus fou encore, les images fantasmagiques des bibliothèques véhiculées dans les mondes fictionnels devraient pouvoir acquérir avec le développement des technologies actuelles ou bien le développement de nouvelles technologies, une densité suffisante et suffisamment de crédibilité pour que des lectrices et des lecteurs puissent y croire et y accéder. A la probablement mythique bibliothèque d'Alexandrie et à la fictionnelle bibliothèque de Babel, dont le nom amène en écho le mythe de la Tour éponyme, nous devrions peut-être accepter de substituer une vision utopique renouvelée et réenchantée. Nous devrions, je pense, réenchanter nos projets de bibliothèques pour le monde à venir.

La question qui fait labyrinthe

Dans ce labyrinthe que devient aujourd'hui la question même du futur des bibliothèques dans le monde à venir il est vital de ne pas couper le fil d'Ariane, véritable cordon ombilical qui relie notre humanité aux valeurs humanistes véhiculées par les livres.

Les grands mythes de l'humanité sont comme des fleuves de la pensée humaine. Dans leurs cours tumultueux et assourdissants, souvent inaudibles, sont chargés les sédiments de notre passé immémorial.

Quelque part dans notre esprit contemporain demeure le reflet d'un double mystère : d'abord, celui initial de l'acquisition de la parole articulée, potentiellement performative, voire prédictive, voire prophétique, puis ensuite, celui du passage du langage invisible (l'oralité) au langage visible (l'écriture). Dans l'absolu, peut-être à son insu, peut-être sans que les employés ou les fonctionnaires en aient conscience, la bibliothèque a été le creuset, le réceptacle, voire l'athanor de cette magie de la parole laissant derrière son passage des traces d'elle-même.

L'imprimerie jadis, le numérique aujourd'hui, ne font que répéter, que reproduire. Mais fantasmagiquement cet imaginaire autour du mystère de la parole s'est matérialisé dans ces grandes cathédrales ou ces petites chapelles que sont les bibliothèques. Victor Hugo, et il ne fut sans doute pas le seul, considérait les cathédrales comme des livres.

Notre maison commune primitive est le langage et le langage se cristallise dans des livres et les livres demeurent au sein des maisons collectives que sont les bibliothèques. C'est peut-être là, dans les bibliothèques précisément, le lieu privilégié de révélation de la double métaphore du monde comme livre et du livre comme monde.

Le sens de la question serait donc : quel horizon se dessine face à nous lorsque nous pensons aujourd'hui le mot *bibliothèque* ?

Il nous faut certainement rêver l'avenir le plus souhaitable. En 1771 à Amsterdam, puis en 1774 à Londres, l'homme de lettres français Louis-Sébastien Mercier fit paraître : *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*, qui peut être considéré comme le premier roman d'anticipation et dans lequel la bibliothèque, qui ne pouvait être alors que *La Bibliothèque du roi* (Chapitre XXVIII) est fort surprenante : « Au lieu de ces quatre salles d'une longueur immense et qui renfermaient des milliers de volumes, je ne découvris qu'un petit cabinet où étaient plusieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux », et les arguments sont de bon sens : « nous avons découvert qu'une bibliothèque nombreuse était le rendez-vous des plus grandes extravagances et des plus folles chimères. [...] Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits ; car les premières notions une fois adoptées sans assez d'attention, les secondes deviennent des conclusions précipitées, et les hommes marchent ainsi de préjugé en préjugé et d'erreur en erreur. [...] En effet que contenait cette multitude de volumes ? Ils étaient pour la plupart des répétitions continues de la même chose ». En l'An 2440 aurons-nous enfin cette sagesse ?

Dans ce que le passé nous transmet nous devrions donc avant tout en tirer des leçons, pouvoir et savoir distinguer ce qui serait de l'ordre de valeurs singulières et fondamentales qu'il nous faudrait préserver et à notre tour transmettre.

La médiation n'est pas que de la communication, et dans l'usage des outils numériques et de leurs fonctionnalités multiples, souvent évolutives, il est important que les bibliothécaires, eux qui notamment au sein de l'interprofession du livre sont particulièrement actifs sur le web et présents à titre individuel ou au nom de leurs établissements sur les réseaux sociaux, n'utilisent pas les outils numériques uniquement pour communiquer, mais se les approprient et en développent les usages dans la perspective de renforcer leurs actions de médiation.

La ligne d'horizon

Composé de racines grecques désignant "le vrai", et, "la parole", l'étymologie est littéralement : l'étude du vrai sens des mots. C'est ce qui toucherait à l'âme des mots en quelque sorte.

Repenser les termes à partir d'une réflexion étymologique permettrait de remodeler nos idées reçues et de dépasser nos éventuels préjugés corporatistes. Ce se-

rait le premier pas vers la ligne d'horizon, le premier pas vers une démarche généralisée de redéfinition. Vaste chantier ! Redéfinir les mots dont les sens nous ont conduit jusqu'à aujourd'hui permettrait d'imaginer intellectuellement quelle forme idéalisée pourrait prendre demain une bibliothèque utopique, et nous interroger s'il ne serait pas déjà techniquement (informatiquement) possible de la réaliser dans ce que nous pourrions appeler et définirons dans un instant : le cyberspace.

Par exemple, définir un livre comme : "un ensemble de pages imprimées reliées entre elles et protégé par une couverture", ou bien, définir un livre comme : "un moyen de locomotion dans des mondes intellectuels ou fictionnels", nous projette vers deux futurs différents, tant pour l'objet livre que pour les pratiques de lecture qui pourront y être associées.

Les définitions que nous appliquerons aujourd'hui aux mots de bibliothèques et de bibliothécaires seront celles dont nous suivrons ensuite les sillons, celles dans lesquelles nous inscrirons notre marche vers le futur.

L'exceptionnalité des livres est de nous permettre psychiquement le dépassement des contraintes de temps et d'espace physique dans lesquels nous lisons : une sorte de voyage mental dans le temps et l'espace. Jusqu'à maintenant ce phénomène a été rendu possible par la lecture silencieuse de textes écrits. D'autres moyens que la lecture, les expériences esthétiques notamment, peuvent également y concourir. Et de fait, les bibliothèques sont depuis longtemps des médiathèques. Mais quel que soit le caractère de notre lecture, didactique ou de loisir, essai ou fiction, un espace intellectuel ou un espace fictionnel s'ouvre aux lectrices et aux lecteurs. Dans les deux cas il s'agit d'un passage vers un monde imaginaire. Dans ce sens, comme les livres pourraient être redéfinis comme étant des moyens de locomotion, les bibliothèques pourraient l'être comme étant des plateformes aéroportuaires, ou des bases de lancements spatiaux.

Distinguer l'information de la documentation

Redéfinir nécessite de pouvoir d'abord distinguer les différents facteurs conjoncturels. A chaque minute dans le monde plusieurs millions de contenus sont engendrés. De plus en plus les bibliothécaires eux-mêmes deviennent producteurs de contenus. Il est indispensable de pouvoir distinguer et transmettre aux usagers la distinction entre ce qui relève de la production de contenus originaux et les multiples formes de déclinaisons et d'adaptation. Si une des missions primordiales des bibliothécaires reste toujours de maintenir le lien

avec la documentation du passé et d'œuvrer à la numérisation des contenus imprimés et manuscrits, elle se complète maintenant d'une mission de service public de formation des usagers aux outils numériques, aux méthodologies de recherche en ligne et à la validation critique des contenus.

L'information rend possible la désinformation (*fake news*). La documentation apporte les nutriments intellectuels permettant de dépasser le simple stade de la réflexion. Informer c'est contribuer à façonner une image de la réalité. Documenter c'est instruire en donnant les moyens de penser. Dans un monde idéal, indépendant des pouvoirs politiques et économiques, les bibliothèques devraient documenter et non pas informer.

Distinguer le numérique du cyberspace

Le plus souvent les bibliothèques numériques sont seulement des sites web avec plus ou moins de services associés. Dans le pire des cas il ne s'agit que de moteurs de recherche de livres et de seulement quelques informations basiques sur l'adresse, les heures d'ouverture et les conditions d'accès à l'établissement physique.

Le cyberspace est d'emblée dans une autre dimension. Il est une simulation numérique qui ne se réduit pas aux fonctionnalités originelles du web. Le concept de cyberspace, dont le terme de "métavers" (*metaverse*) est une déclinaison issue d'une fiction littéraire (le roman *Snow crash* de Neal Stephenson) qui rend peut-être mieux compte de ses potentialités, est un espace virtuel au sein duquel les personnes physiques connectées peuvent se rencontrer et échanger dans des conditions analogues à celles partagées dans les espaces physiques ordinaires. Le terme d'internaute prend alors tout son sens véritable : celui d'un voyageur dans l'Internet, et non pas d'un individu presque aussi passif devant un écran d'ordinateur que peut l'être un téléspectateur devant un écran de télévision.

Dans le cyberspace l'internaute se projette activement via un avatar de pixels, une image simplifiée et symbolique de lui-même qu'il personnalise et adapte au fur et à mesure de ses expériences de vie.

Le cyberspace ne prenant pas en charge les contraintes biologiques des internautes il ne pourra pas être demain un monde de substitution total. Mais il pourrait dès aujourd'hui devenir un espace de médiation, un territoire parallèle permettant les rencontres et les échanges à distance. L'expérience de confinement liée à la pandémie du printemps 2020 a montré l'urgence de travailler à la mise au point de solutions

technologiques d'accès non physiques, de relations et de travail partagés à distance.

A terme il ne s'agit pas de substituer des bibliothèques virtuelles aux bibliothèques matérielles, mais d'enrichir les réseaux d'établissements existant d'un nouveau maillon et d'assurer la pérennité du service et le maintien des missions lors de situations de crises.

Pour cela il faudrait que les bibliothécaires, qui pour beaucoup ont depuis longtemps déjà investi les blogs et les réseaux sociaux, explorent puis exploitent les possibilités de colonisation de ces nouvelles modalités de territoires.

Une bibliothèque c'est toujours une réalité relative à l'espace, à un espace donné : espaces imaginaires que la parole et la lecture engendrent spontanément, puis espaces vitaux nécessaires pour stocker et préserver la masse exponentiellement croissante de documents en tous genres.

Les mutations en cours ne modifient pas cela en profondeur. D'une part, la dématérialisation est souvent une illusion cognitive, tant chez les bibliothécaires parfois que plus généralement chez l'ensemble des utilisateurs d'appareils connectés. Cette illusion cognitive se trouve renforcée par une sorte d'illusion d'optique lorsque de grandes salles modernes de *learning center* apparaissent équipées de seulement quelques ordinateurs design à écrans plats pouvant connecter les usagers à la masse des données de la planète, ou que l'équivalent de bibliothèques entières de plusieurs milliers de livres peut être contenu dans une petite tablette numérique ou dans un dispositif de lecture doté de la technologie du papier et d'encre électronique (*e-paper*, *e-ink*). Mais, d'autre part, en réalité derrière ce mirage il y a toujours une réalité physique de serveurs informatiques et de centres de données (*data center*) dont le coût de gestion économique et écologique et la localisation géographique constituent autant de véritables enjeux stratégiques géopolitiques.

Des bibliothèques sans livres, notamment universitaires, sont déjà en activité depuis plusieurs années et la Terre ne s'est pas arrêtée de tourner.

L'enjeu est en fait celui de pouvoir relier comme les pages d'un immense livre les différents niveaux de communication et d'exercice de leurs missions pour les bibliothèques au 21^e siècle, imaginer des hyper-bibliothèques à trois niveaux :

- le réseau d'établissements physiques sur un territoire géographique donné ;
- une bibliothèque numérique, véritable interface permettant notamment l'accès au catalogue, la réservation de prêts, la consultation et le téléchargement de contenus multimédia ;
- un établissement virtuel supplémentaire, offrant à

distance des services analogues au réseau des établissements physiques, y compris les possibilités de rencontres et d'échanges avec des bibliothécaires et entre usagers.

Le métavers précurseur des bibliothèques à venir ?

Ce concept d'hyper-bibliothèques, à la fois physiques dans toutes leurs dimensions historiques, et, virtuellement accessibles à distance, véritables laboratoires d'expérimentations et d'innovations liées notamment aux dispositifs et aux pratiques de lectures (au pluriel) et de documentation, implique dès à présent de travailler à l'étude et au développement de réelles possibilités d'accès aux bibliothèques en cas d'empêchements physiques, soit dus à une incapacité personnelle temporaire (accident, immobilisation momentanée), ou bien durable (handicap physique), soit dus à des circonstances sociales ou naturelles exceptionnelles (pandémie, couvre-feu...).

A terme les technologies encore récentes d'intelligence artificielle (système logiciel apprenant, apte à mimer des processus cognitifs humains), de réalité augmentée (système logiciel superposant à la réalité des informations destinées à enrichir le contexte), de réalité virtuelle (système logiciel substituant à la réalité perçue une simulation numérique), de visualisation spatiale des données (système logiciel de conversion de représentations complexes de données ou de masse de données imposantes en un environnement 3D spatialisé) et de *mind mapping* (carte heuristique) viendront démultiplier les potentialités et faciliter la symbiose de l'écosystème mental des hyper-bibliothèques.

En parallèle dans un premier temps des dispositifs tels que des robots (certains pour la manutention et le rangement, d'autres, conversationnels pour l'orientation et les informations basiques aux visiteurs), des drones pour les échanges à distance de biens physiques non numérisés, dispositifs déjà testés par des sociétés commerciales, peuvent rendre certains services tout en habituant bibliothécaires et usagers au passage des bibliothèques dans "le monde [qui serait] à venir".

Potentiellement tout est imaginable. Pratiquement beaucoup sera réalisable. Ce qu'il est urgent de faire c'est de déterminer ce qui serait le plus souhaitable.

Distinguer le robot du bibliothécaire

Dans la science-fiction et les littératures de l'imaginaire, les jeux vidéo et les séries télévisuelles, la figure du bi-

bibliothécaire est souvent celle d'un sachant, même si ses représentations physiques peuvent être caricaturales ou déplaisantes, par ailleurs les dispositifs et les pratiques de lecture n'ont en général rien de vraiment extraordinaire.

Par exemple dans *2001, l'odyssée de l'espace*, écrit en 1968 par Arthur C. Clarke, les personnages lisent des livres imprimés et les écrans ou tablettes sont utilisés pour des contenus multimédia. Bien vu, si nous considérons que c'est presque exactement notre situation à l'heure où j'écris ce texte en 2020. Mais ce *presque*, nous le verrons, fait toute la différence. Dans *Rainbows end* paru en 2006 l'écrivain américain Vernor Vinge aborde les questions de la numérisation et du livre multimédia. En 1965 dans le premier livre de la première édition du cycle de *Dune*, Frank Herbert imagine des livres-bobines. Isaac Asimov dans *Prélude à fondation* en 1988 présente des vidéo-livres.

Dans la culture *geek*, qui chevauche à la fois les cultures de l'imaginaire au sens large et un attrait pour les technologies et l'informatique, l'image stéréotypée des bibliothécaires est souvent par dérision une représentation caricaturale : la bibliothécaire en vieille fille revêche avec chignon et lunettes, et le bibliothécaire en vieux célibataire bourru avec une blouse grise et... des lunettes. Voir par exemple les bibliothécaires dans *Harry Potter* de J.K. Rowling, dans *Star wars*, dans *Ghostbusters*... Les bibliothécaires présents dans *Game of thrones*, comme ceux de nombreux jeux vidéo reprennent les clichés de manoirs obscurs et mystérieux, de bibliothèques recelant des secrets cachés ou oubliés pouvant aider le joueur à progresser dans sa vie virtuelle.

Et si, au niveau de l'aide apportée, il en était également ainsi dans la vraie vie ? Car quoi qu'il en soit dans ces fictions, la mission des bibliothécaires dans ces projections imaginaires du futur reste bien celle préserver et d'éduquer : de transmettre.

S'il est déjà évident qu'un smartphone ne peut pas remplacer un bibliothécaire, rien ne dit que des entreprises du numérique n'auront pas un jour intérêt à le faire croire. L'enjeu pour les bibliothécaires est de maintenir leur présence animale, physique, c'est-à-dire la singularité de l'esprit dans un corps biologique humain au sein d'un contexte logiciel ambiant. Par exemple, dans le cadre des hyper-bibliothèques, que des assistants vocaux aux domiciles des usagers puissent parfois pallier à l'éloignement physique est une bonne chose, mais pour que de tels dispositifs ne se substituent pas un jour aux humains il faut que les bibliothécaires se préparent aussi à communiquer à distance avec les usagers via des casques de réalité virtuelle, voire un jour par des formes de téléportations holographiques.

En outre, l'accès au web bascule vers la connexion à des applications mobiles nécessitant un tri en amont des contenus à partir du profil des utilisateurs informés en fonction de leurs choix antérieurs. Les contenus proposés sont filtrés et ciblés et en nombre réduit, enfermant à leur insu les internautes dans une bulle cognitive.

Pour toutes ces raisons, dans le monde à venir, les missions des bibliothécaires devraient être, avec l'aide des technologies de pointe, réorientées vers les valeurs de leur passé.

La devise des bibliothécaires du 21^e siècle pourrait être : c'est avec les lumières du passé que l'on se dirige vers l'obscurité de l'avenir.

Voir derrière la ligne d'horizon

L'idée borgésienne de *La Bibliothèque de Babel* conjugue au fond des notions liées à l'analyse combinatoire et au concept de multivers issu de la mécanique quantique. *Le livre de sable*, autre nouvelle de Borges que nous pourrions interpréter comme prémonitoire du web, mais que nous pourrions aussi accepter comme prophétique d'un livre-bibliothèque inépuisable, sans début ni fin, peut évoquer un destin collectif au-delà des limites de ce que nous pouvons ordinairement imaginer. L'infini est-il imaginable ?

De fait, nous nous sommes déjà habitués avec les hyperliens et les écrans tactiles à des itinéraires cognitifs plus plastiques voire plus intuitifs que ceux proposés par les livres imprimés. Les hypertextes nous ont-ils préparés à l'hyper-livre ? L'idée d'hyper-bibliothèques serait-elle celle d'une collection d'hyper-livres dans la bibliothèque que serait l'univers ? Et irions-nous ainsi vers une réalisation de la double métaphore du monde comme livre et du livre comme monde ?

Au projet d'une bibliothèque numérique mondiale, prolongement du rêve de la mythique bibliothèque d'Alexandrie, et courageusement amorcée dès 1971 par Michael Hart avec son *Projet Gutenberg*, fait écho une autre nouvelle de Borges, *Le Congrès*, et son rêve fou d'une bibliothèque universelle pour tous : « La bibliothèque du Congrès du Monde ne pouvait s'en tenir à des ouvrages de consultation et les œuvres classiques de tous les pays et de toutes les langues constituaient un véritable témoignage que nous ne pouvions négliger sans danger ». Dans la fiction sa réalisation avorte et finit dans les flammes pour amener les protagonistes à découvrir que c'est l'univers la bibliothèque ou le livre universel, et que chacune et chacun de nous y sommes de simples lettres.

Aussi, en vis-à-vis de cette bibliothèque utopique

germe dans nos visions du futur l'idée exprimée par Neal Stephenson dans *L'âge de diamant*, celle d'un livre-bibliothèque personnel unique, propre à chaque individu, le suivant et le guidant tout au long de sa vie. Une sorte de création hybride entre le bibliothécaire et l'ange gardien cristallisée sous la forme d'un manuel intelligent et en quelque sorte vivant.

Au croisement de ces deux fantasmes futuristes nous pouvons imaginer qu'un jour des masses de données prendront effectivement formes. Des données documentaires pourront nous apparaître sous l'aspect d'une ville ou d'une forêt dans laquelle nous pourrions nous promener. Dans l'Antiquité les procédés mnémotechniques donnèrent naissance à un art de la mémoire reposant sur la production de véritables mondes mentaux dans lesquels les sachants se déplaçaient en esprit.

Si nous imaginons pouvoir dans l'avenir nous projeter dans l'imagerie mentale spontanément engendrée par nos lectures nous pourrions alors également y rencontrer un jour des intelligences fictionnelles. Potentiellement les populations de personnages anthropomorphes qui peuplent les fictions littéraires sont des extraterrestres avec lesquels nous pourrions un jour entrer en communication.

Une proposition de feuille de route

Si une seule conclusion s'impose c'est celle de l'urgence qu'il y a à adapter les formations à la bibliothéconomie, d'actualiser en permanence leurs contenus en y intégrant les dimensions propres à la veille stratégique et à la prospective.

Des changements structurels profonds sont en action qui obligent à définir de nouvelles missions qui doivent cependant rester inscrites dans le sillon de celles traditionnellement affectées aux bibliothécaires.

Pour que les bibliothèques, quelles que soient leurs formes, existent toujours dans les siècles à venir, il faut que chaque bibliothécaire reste un bibliothécaire et ne se transforme pas en archiviste, ni en professeur documentaire ou en travailleur social.

Les bibliothécaires devront peut-être un jour prendre individuellement leur destin en mains et exercer leur

profession en s'émancipant des tutelles administratives et institutionnelles. C'est un des destins possibles que j'évoquais récemment dans un exercice de journalisme prospectif pour le magazine «FuturHebdo»².

Au-delà des technologies ce sont les possibilités d'instauration de nouvelles formes de médiation des contenus qu'il faut interroger, et particulièrement ceux du texte et de l'image entre bibliothécaires et usagers des bibliothèques. Imaginer un nouveau contrat moral entre bibliothécaires et usagers, qui resterait implicitement fondé sur les valeurs qui ont structuré l'évolution de leur relation au fil du temps.

La récente pandémie de Covid-19 et le confinement ont montré les limites du modèle actuel.

Aujourd'hui l'important apparaît être l'urgente nécessité de réinvestir symboliquement à la fois, le lieu dans sa localisation géographique mais aussi avec ses extensions dans le cyberspace, et, la fonction de bibliothécaire dans toute son historicité, en même temps que la nécessité de réévaluer positivement les notions de service public et de défense des biens communs.

Nous devrions je pense nous inscrire individuellement et collectivement dans une chronologie qui soit une *timeline* de l'espérance : une histoire humaine qui ne s'arrête pas avec le numérique, la connectivité et la mobilité, qui ne s'arrête pas aux frontières des lois économiques, mais qui continue à écrire sa propre histoire au-delà des géants du web, des industries culturelles du divertissement de masse, et surtout qui s'écrit en réponse aux dystopies, aux sombres prophéties des collapsologues et aux récits post-apocalyptiques dé-mobilisateurs.

Au pire, si les bibliothèques disparaissaient un jour de la surface de la Terre, les bibliothécaires, eux, pourraient et devraient continuer à remplir leur mission, même si c'était entre-temps sous une autre dénomination : continuer à transmettre ce que véhiculent les livres au-delà de leurs métamorphoses, quels que soient leurs supports, tablettes d'argile ou tablettes électroniques.

Si nous le voulons vraiment un nouvel humanisme pourrait émerger des *digital humanities* et une nouvelle République des Lettres du cyberspace.

² LORENZO SOCCAVO, *Des bibliothécaires dissidents passent à l'action*, «FuturHebdo», 24 février 2020, <<https://www.futurhebdo.fr/des-bibliothe-caires-dissidents-passent-a-laction-24-02-2020>>.

RÉSUMÉ

Les mutations rapides des moyens de communication, d'échanges et d'accès aux informations, les transformations sociales et l'émergence de formes parfois surprenantes de crises économiques, sanitaires et climatiques, doivent nous interroger sur le devenir du concept de bibliothèque dans le monde à venir. La récente pandémie de Covid-19 et le confinement ont montré les limites du modèle actuel reposant presque exclusivement sur les possibilités d'accueil d'établissements physiques dans les centres-villes. Le numérique pourrait-il nous ouvrir des espaces d'appoint et d'accompagnement aux bibliothèques publiques, et non pas s'y substituer alors que les évolutions rapides des interfaces de recherche d'information et de consultation, et que les usages de lecture nous apparaissent de plus en plus illisibles ? Pourrons-nous un jour véritablement accéder à distance à des bibliothèques ?